

À un ami

«À juger par la disposition présente des esprits, le communisme ne frapperait pas précisément aux portes. Mais rien de si trompeur que la situation, parce que rien n'est si mobile.»

Nous sommes encore affligés de bien des superstitions. Nous avons nos hallucinations collectives dont seuls doutent les fous, et nos apparitions à nous, qui ne se distinguent de celles d'antan que pour être plus séculières. Nous croisons nos semblables, et nous voyons sincèrement des *personnes*, des *gens*. Nous aimons quelqu'un, et nous parlons de «l'Autre». Un siècle nous sépare d'une vie et nous la postulons lointaine. La dissemblance des habits, quelques variations dans le vocabulaire suffisent à nous convaincre d'une distance infranchissable. Mais ce que nous *comprendons* ne peut être qu'une part de nous-mêmes, ce que nous *entendons* ne peut pas être bien loin. Blanqui n'est pas un personnage historique, détrompez-vous. Il ne nous revient pas comme un fantôme du XIX^e siècle, sauf à considérer qu'un siècle puisse traverser les âges. Blanqui est d'hier, de demain, de maintenant. Blanqui a bien existé, les faits l'attestent, mais les faits attestent aussi qu'il a d'abord existé *comme personnage conceptuel* – comme le Zarathoustra de Nietzsche, ou le Gilles de Rai de Bataille, ou l'Héliogabale d'Artaud. D'où son éternité propre. Gustave Lefrançais note dans ses *Souvenirs* : «Pour les 400 000 votants de la Seine, Blanqui n'est qu'une expression révolutionnaire.» Le nom *Blanqui* ne se rapporte pas à une personne, mais à une *possibilité existentielle*, à une façon d'être-là, à une puissance d'affirmation. Si Blanqui a justement

Maintenant, il faut des armes

été surnommé « l'Enfermé », c'est pour l'acharnement dont ON fit preuve à contenir cette puissance dans la *figure historique* de Blanqui non moins que pour ses trois décennies sous les écrous. La prison, la gloire, la calomnie sont des moyens que commande opportunément la nécessité d'isoler les existences trop ardentes.

*

L'universel désir d'être quelqu'un, d'être *reconnu* fonde l'atroce comique de notre époque et lui donne cette allure d'improvisation libre en milieu d'aliénés, de théâtre à ciel ouvert pour pathologies narcissiques de tous ordres. Détournons le regard de ce mauvais spectacle. Imaginons un être qui n'aurait pu fermer les yeux sur l'horreur du présent – ce canevas d'ennui, d'injustice, de bêtise, de séparation et de cynisme dont la police vient seule garantir la cohérence désastreuse –, un être qu'une sorte d'infirmité certainement, mais peut-être aussi quelque esprit de défi, aurait rendu inapte à rester en paix avec un tel état de choses, un être qui, en outre, aurait trouvé, jeune encore, dans l'émeute, le feu et la conspiration, l'exact contraire de ce qu'il voyait autour de lui : là, l'intelligence, le courage l'aventure, l'amitié et la vérité. Un tel être – et il ne fait pas de doute qu'il y en a en nombre qui, à cette heure même, vivent et se cherchent – serait Blanqui, autant que Blanqui fut Blanqui. Chaque seconde de sa vie, chaque battement de son cœur serait propulsé par cette unique question : comment faire ? Comment constituer une force révolutionnaire ? Comment vaincre ? Les figures historiques sont là pour faire écran aux puissances qui les portent. Rien n'est plus simple, plus limpide, plus *commun* que Blanqui. Et c'est précisément pourquoi il fallut voiler cette menaçante limpidité de tant de calomnies, de

rumeurs, de tant d'eaux sales. Il n'y a pas de mystère Blanqui, malgré toutes ces menées nocturnes, ces entreprises secrètes, ces conciliabules. Il n'y a que l'évidence sans fond de l'existence révolutionnaire. Mais quel diable le pousse ? Comment peut-il encore marcher, encore vouloir, s'appliquer encore et toujours à penser la situation après tant de trahisons, tant de pertes, tant de déconvenues ? Et que sert tout cela ? Ne vous inquiétez pas, âmes spectatrices, il s'effondrera un jour et vous pourrez souffler. Ou bien il triomphera, et vous succomberez. *En attendant*, il sera votre hantise, il sera cette *vôtre* possibilité que vous vous épuiserez à incessamment conjurer.

*

«Le *moi* m'a toujours laissé de glace*.» C'est tout ce que Blanqui oppose à l'hystérie de malveillances, au concert de jalousies que son seul nom suffit à déclencher. Et cela redouble le vacarme. Qui ne daigne répondre à ses accusateurs, qui laisse courir la rumeur, doit s'attendre à la voir enfler, pour ensuite se tarir en minces ruisseaux de fiel. Avis aux milieux militants : «Si par là vous entendez les haines personnelles, les jalousies, les rivalités d'ambition, je me joins à vous pour les flétrir, elles sont un des fléaux de notre cause ; mais remarquez que ce n'est pas une plaie spéciale au parti, nos adversaires de toutes les couleurs en souffrent comme nous. Elles n'éclatent plus bruyamment dans nos rangs que par suite du caractère plus expansif, des mœurs plus ouvertes du monde démocratique. Ces luttes individuelles, d'ailleurs, tiennent à l'infirmité humaine ; il faut s'y résigner et prendre les hommes tels qu'ils sont. S'emporter contre un défaut de nature, c'est de la puérilité,

* Les citations sans références sont des phrases de Blanqui.

Maintenant, il faut des armes

sinon de la sottise. Les esprits fermes savent naviguer au travers de ces obstacles qu'il n'est donné à personne de supprimer et qu'il est possible à tous d'éviter ou de franchir. Sachons donc nous plier à la nécessité et, tout en déplorant le mal, n'en laisser ralentir notre marche. Je le répète, l'homme vraiment politique ne tient pas compte de ces entraves et va droit devant lui, sans s'inquiéter autrement des cailloux qui sèment la route.» C'est dans la lettre à Maillard. *Lisez* la lettre à Maillard.

*

Dionys Mascolo a écrit sur Saint-Just une phrase qui vaut de Blanqui aussi bien : « "L'inhumanité" de Saint-Just est en ceci qu'il n'a pas eu comme les autres hommes plusieurs vies distinctes, mais une seule. » La coutume parmi les humains est de laisser filer la vie. La main sur l'épaule qui dit : « Allez, ne te fais pas de souci, ça va aller » est le porteur le mieux connu de cette grippe-là. Inhumain est donc celui qui *s'attache* à l'intensité la plus haute qu'il ait rencontrée comme à une vérité. Celui qui n'oppose pas au choc, à la motion de l'expérience, les réticences de la mauvaise foi, du scepticisme et du confort. Il devient à son tour *une force qui va*. Un peu de discipline et cette force, la force qui l'attache à *cette* intensité, organisera à son profit le maëlstrom d'attractions qui nous composent, et leur imprimera une direction unique. Ce que les spectateurs nomment bêtement « volonté » s'éprouve plutôt comme un abandon sans réserve. Cette intensité, pour Blanqui, c'est l'insurrection. C'est elle qui, à partir des journées de Juillet, polarise son existence. « Liberté, égalité, fraternité » est une décoration de mauvais goût pour porches d'écoles, c'est aussi pour certains l'expression la plus ramassée de l'expérience de l'émeute. « Liberté, égalité, fra-

ternité» dans le combat de rue, devant la mort. Il est encore trop tôt pour dire combien de Blanqui sont nés au monde lors des journées du 20 et 21 juillet 2001 à Gênes ; d'autant que plusieurs sont déjà morts de ne trouver nulle part, dans le désert du réel, le chemin qui les ramènerait là. «Les armes et l'organisation, voilà l'élément décisif du progrès, le moyen sérieux d'en finir avec la misère ! Qui a du fer, a du pain. On se prosterne devant les baïonnettes, on balaie les cohues désarmées. La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme.»

*

On se fourvoierait à réveiller au sujet de Blanqui le spectre du «Surhomme». Ses ennemis s'en chargent amplement. «Esprit sombre, altier, farouche, atrabilaire, sarcastique, ambition immense, froide, inexorable, brisant les hommes sans pitié pour en paver sa route. Cœur de marbre, tête de fer.» «La tête et le cœur du parti prolétaire en France» (un journaliste). «Le plus cynique des démoniaques conjurés pour la perte de la société moderne» (un réactionnaire). Manœuvres commodes pour assurer hors les gèles l'isolement d'un être. Le Surhomme est un hochet, comme l'Homme est une chimère. Il suffit de distinguer entre l'existence médiocre qui est flottement, navigation à vue parmi les possibles, et l'existence décidée qui s'est une fois attachée à une vérité et chemine, et opère, depuis là. Il n'est pas curieux que le mot *destin* dérive du verbe *destinare*, qui signifie «attacher». Qui s'attache ainsi devient de moins en moins une personne et de plus en plus une présence. Il est de moins en moins «humain», mais de plus en plus commun, de plus en plus *simple*. ON traite à juste titre d'«irréductible» le sujet d'un tel attachement, puisqu'en effet il n'est plus réductible à lui-même ;

Maintenant, il faut des armes

pour notre part, nous nous plaisons à nommer *les réductibles* la foule de ceux qui, se prenant pour des personnes, se trahissent à tout moment.

La veille de la proclamation de la Commune, Thiers fait enlever Blanqui. Il le tiendra au secret et refusera de l'échanger fût-ce contre soixante-quatre otages dont l'archevêque de Paris. Flotte rapporte ce propos de Thiers: «Rendre Blanqui à l'insurrection, c'est lui envoyer une force égale à un corps d'armée.» Blanqui est redouté, et ce jusque dans son propre parti, non comme chef, mais comme *puissance*. Il a su montrer quelques capacités du côté de l'action et de la pensée, et les tenir liées. Il n'y a pas à chercher plus loin l'origine des haines implacables et des fidélités indéfectibles que suscite Blanqui. «Les tribuns à allure sauvage, à mine de lion, à cou de taureau s'adressent à la bestialité héroïque et barbare des multitudes. Blanqui, lui, mathématicien froid de la révolte et des repréailles, semble tenir entre ses maigres doigts le devis des douleurs et des droits du peuple.» (Vallès, *L'Insurgé*.) Il s'adresse à la justesse et à la détermination, il s'adresse à ses égaux. Au contraire des chefs, il ne flatte ni ne rabroue, et préfère tenir à distance que prendre le risque de séduire. Il dément par sa seule existence toute la propagande de la bourgeoisie qui, avant de faire des prolétaires parisiens insurgés des monceaux de cadavres hauts comme des barricades, commence par les peindre en masse informe, en plèbe décérébrée de voleurs, d'ivrognes, de rescapés du bagne, en diables sans têtes, créatures inintelligibles, monstrueuses et étrangères à toute humanité. Or non, *il y a* une logique de la révolte. *Il y a* une science de l'insurrection. *Il y a* une intelligence de l'émeute, une pensée du soulèvement. Il faut

toute la haine de classe d'un Tocqueville pour le méconnaître : « C'est alors que je vis paraître à son tour à la tribune un homme que je n'ai vu que ce jour-là mais dont le souvenir m'a toujours rempli de dégoût et d'horreur. Il avait des joues hâves et flétries, des lèvres blanches, l'air malade, méchant et immonde, une pâleur sale, l'aspect d'un corps moisi, point de linge visible, une vieille redingote noire collée sur des membres grêles et décharnés. Il semblait avoir vécu dans un égout et en sortir ; on me dit que c'était Blanqui. » (*Souvenirs*)

*

« Enfoncés les romantiques ! » : ce sont les premiers mots de Blanqui, encore suant, couvert de poudre, au sortir des trois journées de Juillet 1830. Il y a bien un sentiment *romantique* de la vie, qui s'étire jusqu'à nous et infeste notre époque plus profondément encore que le siècle passé. Musset l'a codifié une fois pour toutes en 1836 dans les premières pages de *La Confession* : « Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leur bras [...] En même temps que la vie du dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux ; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs [...] Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou si l'on veut, *désespérance* ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : "À quoi crois-tu ?" et qui le premier

Maintenant, il faut des armes

répondit : “À moi” ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : “À rien.” » Tout ce qui s’est fait de valable depuis deux siècles, dans tous les domaines, s’est fait *contre* le sentiment romantique de la vie, c’est-à-dire aussi *en en tenant compte*. Les *Poésies* de Lautréamont, les *Lettres de non-amour* de Chklovski, les *Dialogues* de Deleuze-Parnet, l’album *Entertainment* de Gang of Four dessinent un front que peuplent la froide passion de Durruti, les meilleures intuitions de Lénine et du féminisme italien, les discours de Huey P. Newton, la guérilla urbaine et l’air qui souffle dans la villa Savoye. Tout cela relève de ce que nous appellerons, par opposition, *le sentiment blanquiste de la vie*. *L’Éternité par les astres* et *Instructions pour une prise d’armes* en sont dans ce volume les plus pures expressions. Partir de ce qui est là, et non de ce qui manque, de ce qui ferait, dit-on, *défaut* au réel. Mépriser les obstacles comme les personnes. N’attendre jamais, opérer avec ceux qui sont là. S’appréhender soi-même, appréhender les êtres et les situations non comme des entités, mais comme parcourus de lignes et de plans, traversés de fatalités. Saisir le possible non comme un halo qui nimberait les êtres, mais comme le produit d’une collision entre ces fatalités. Pas d’arrière-monde, de rêveries, de récriminations, d’explications. « On ne se console que trop. » Renoncer à l’idée de chaos, simple transcription mentale du renoncement – « il n’a jamais existé, il n’existera jamais l’ombre d’un chaos nulle part ». Une fois recensé ce qui est là, s’organiser. Ne reculer devant aucune conséquence logique. Ceux qui parlent de révolution sans se soucier de la question des armes et du ravitaillement ont déjà des cadavres sur les bras. Laisser aux métaphysiciens les questions d’origine et de finalité, l’ici et maintenant pour tout commencement, et ce que nous pouvons *pratiquement* y faire pour seul but sérieux. Si l’état de choses est intenable, ce n’est

pas parce que ceci..., parce que cela..., mais parce que j'y suis impuissant. Ne jamais opposer les nécessités de la pensée et celles de l'action. rester ferme dans ces moments de reflux où il faut tout reprendre, seul, depuis le début: on n'est jamais seul avec la vérité. Une telle façon d'être ne trouvera aucune excuse aux yeux de ceux dont la vie n'est qu'une savante collection de justifications. Face à elle, le ressentiment s'arme d'invectives, dénonce la «prise de pouvoir», la «mégalomanie», dresse ses cordons sanitaires de mauvaise foi, de bêtise et de contentement; il prononce la mise au ban du monstre qui semble en passe de s'extraire du troupeau humain. «Mais qu'un homme sincère, laissant là ce mirage fantastique des programmes, ces brouillards du royaume d'Utopie, sorte du roman pour rentrer dans la réalité, qu'il prononce une parole sérieuse et pratique: "Désarmer la bourgeoisie, armer le peuple, c'est la première nécessité, le seul gage de salut de la révolution." Oh! alors l'indifférence s'évanouit; un long hurlement de fureur retentit d'un bout de la France à l'autre. On crie au sacrilège, au paricide, à l'hydrophobe. On ameute, on déchaîne les colères sur cet homme, on le voue aux dieux infernaux pour avoir épelé modestement les premiers mots du sens commun.»

*

Les partisans de l'attente ont toujours conçu l'adjectif «blanquiste» comme une insulte sans appel. Les plus purs d'entre les anarchistes le tiennent pour un synonyme de «jacobin», tandis que les staliniens l'emploient, eux, comme équivalent d'«anarchiste». Les imbéciles cultivés de l'Encyclopédie des Nuisances, qui ont depuis vingt ans le courage lucide de parier sans relâche sur la contre-révolution, ont parlé du «blanquisme imaginaire» de Unabomber pour mieux

Maintenant, il faut des armes

se dissocier de ses gestes, et introduire ainsi leur traduction grossièrement falsifiée de son *Manifeste*. Pour les marxistes, « blanquiste » est plutôt synonyme de « putschiste » et voudrait dénoncer un aventurisme d'avant-garde, une hâte de s'organiser peu soucieuse de théorie alors que les masses ne sont toujours pas prêtes. Toute cette confusion de surface n'a aucun intérêt. « Allons ! de la patience, toujours ! de la résignation, jamais ! », telle est la façon blanquiste. L'alternative n'est pas entre l'attente et l'activisme, entre participer aux « mouvements sociaux » et former une avant-garde armée, elle est entre se résigner et s'organiser. Une force peut croître de façon sous-jacente, selon son rythme propre, et fondre sur l'époque au moment opportun. Si la réussite du coup d'État d'Octobre a valu aux bolchéviques l'admiration d'une foule de suiveurs et d'arrivistes de toutes nationalités, les tentatives malheureuses de Blanqui, en entourant son nom de cette aura maudite, eurent au moins le mérite d'éloigner de lui cette race-là de cloportes. Dans son texte *Sur la lutte armée en Europe occidentale*, la Fraction armée rouge cite un passage du fameux article de Lénine sur la guerre de partisans : « Dans une époque de guerre civile, l'idéal du parti est un *parti combattant militairement*. [...] Au nom des principes du marxisme, nous exigeons catégoriquement qu'on n'esquive pas l'analyse des conditions de la guerre civile au moyen de clichés et de phrases rebattues sur l'anarchisme, le blanquisme, le terrorisme et qu'on ne vienne pas agiter devant nous l'épouvantail de certains procédés absurdes appliqués, dans la guerre de partisans, par telle ou telle organisation. »

*

Qui se résorbe en un destin se trouve de plain-pied avec ceux qui le partagent. L'expérience de l'amitié

est le plus doux effet d'une telle discipline. «Je regarde comme une conquête d'avoir fait alliance et amitié avec quelques cœurs dévoués capables de grande affection et de grands sacrifices, c'est une force que n'a pas tout le monde.» Tout comme l'amour ressortit au cloaque romantique, l'amitié fait partie des joies blanquistes. Elle est cette rare forme d'affection *où l'horizon du monde ne se perd pas*. «L'amitié, dit Hannah Arendt, n'est pas intimement personnelle, mais pose des exigences politiques et demeure référée au monde.» Là, des êtres s'entr'appartiennent dans l'élément libre, c'est-à-dire qu'ils s'entr'appartiennent pour autant que chacun appartient toujours-déjà à un destin. Si, dans son *Lélius*, Cicéron doit prévenir contre les dangers de sécession que l'amitié recèle pour la Cité, c'est qu'un monde inique, une société détestable, ne s'oublie pas dans l'amitié comme dans les suffocantes ivresses de l'amour. Elle a même toutes les chances de se tourner *contre* un tel monde, *contre* une telle société. Pour parler en termes abrupts: *toute amitié est aujourd'hui de quelque manière en guerre avec l'ordre impérial*, ou n'est qu'un mensonge.

*

Lacambre, Tridon, Eudes, Granger, Flotte, la plupart des conspirations de Blanqui ne sont au départ que des amitiés qui ne répriment pas leur latence politique. Inversement, toute amitié a un noyau conspiratif. En 1833, Vidocq déplore à Paris plus d'une centaine de sociétés secrètes. Toute l'histoire du mouvement révolutionnaire en France entre 1830 et 1870 porte la trace de ces sociétés qui, de clubs tant que le régime le permet, se changent en officines de propagande clandestine ou en conspirations dès que la répression s'installe, et redeviennent clubs à l'heure où le régime vacille. En 1848, il n'y en a pas moins de

Maintenant, il faut des armes

six cents à Paris dont, pour n'en citer qu'un, le club de l'Émeute révolutionnaire, 69, rue Mouffetard, présidé par Palanchon, ancien complice de Blanqui. L'histoire officielle du mouvement ouvrier veut que la tradition conspirative, avec ses serments, ses rituels d'admission et son décorum secret, ait succombé à l'essor du mouvement ouvrier, dont elle avait pourtant formé le creuset. Les membres de la Ligue des Justes, ancêtre de la Ligue des Communistes, n'ont-ils pas participé à l'insurrection avortée de 1839 lancée par la Société des Saisons? N'est-ce pas Buonarroti qui a délivré au monde moderne le précieux message de Babeuf? Certes, on n'est pas admis à la Ligue soi-disant Communiste soi-disant Révolutionnaire comme on l'était, en 1839, à l'Association des Travailleurs égalitaires: «Écoute, avec confiance et sans crainte; tu es avec des républicains communistes et par conséquent tu commences à vivre sous l'ère de l'égalité. Ils seront tes frères si tu es fidèle à ton serment, mais tu seras à jamais perdu si tu le trahis. Ils l'ont juré tous comme tu viens de le jurer toi-même. Écoute toujours avec la plus grande attention: la communauté, c'est la véritable république: travail commun, éducation, propriétés, jouissances communes; c'est le soleil symbole de l'égalité, c'est la foi nouvelle pour laquelle nous avons tous juré de mourir! Nous ne connaissons ni barrières, ni frontières, ni patrie; tous les communistes sont nos frères, les aristocrates, nos ennemis. Maintenant, si tu crains les cachots, la torture, la mort, si tu sens ton courage faillir, retire-toi; pour entrer dans nos rangs, il faut affronter tout cela: une fois le serment prêté, ta vie nous appartient, tu es engagé sur ta tête et sur celle de celui qui t'amène pour le reste de tes jours. Réfléchis et réponds.» Avec la fin de l'ère des conspirations, le mouvement ouvrier serait passé de son stade infantile à sa phase adulte, de la nuit à la lumière. Ainsi le veut l'historiographie

marxiste. Les organisations publiques de la social-démocratie auraient pris le relais de l'informe politique prolétarienne. De la Ligue des Communistes, on serait arrivé par degrés à l'Association internationale des travailleurs et aux partis sociaux-démocrates de tous les pays, tandis que les anarchistes semblaient bêtement dans le terrorisme et le syndicalisme. La vérité est plutôt que la politique conspirative *n'a jamais cessé*. Que tous les liens traditionnels, toutes les familiarités de métier et de quartier, bref: de village, sur quoi reposait jusqu'à la Commune la politique prolétarienne ont été détruits sans retour. Et que les *organisations* qui se sont substituées au peuple désormais manquant n'ont pu que repousser le conspiratif dans «*l'informel*» et déritualiser par là tout ce qui relevait de l'amitié. Au fond, le conflit entre Marx et Bakounine autour de l'Internationale et de sa prétendue infiltration par une obscure Alliance internationale de la démocratie socialiste acquise à Bakounine, porte sur ce point: *d'un côté, il y a une politique fondée sur les programmes et de l'autre une politique fondée sur l'amitié*. Le prussien Karl Marx n'a pas attendu la triste fin de la Ligue des Communistes pour haïr la politique des amis. Sa recension du livre de Chenu sur *Les Conspirateurs* suinte déjà, en 1850, d'une hostilité sans mélange: «La vie entière de ces conspirateurs de profession est frappée au signe de la bohème. Sergents recruteurs pour la conspiration, ils traînent de marchand de vin en marchand de vin, tâtent le pouls des ouvriers, choisissent leurs gens, les attirent dans la conspiration à force d'enjôlement, en faisant payer soit à la caisse de la société soit au nouvel ami les inévitables pots qu'ils consomment. Somme toute, le marchand de vin leur tient lieu de véritable père des compagnons. [...] Déjà d'un tempérament très enjoué à l'image de tous les prolétaires parisiens, le conspirateur ne tarde pas à devenir un

Maintenant, il faut des armes

“bambocheur” accompli dans cette incessante ambiance de taverne. Le ténébreux conspirateur, qui affiche dans les séances secrètes une rigide vertu spartiate, soudain se dégèle et se transforme au su de tous en pilier de cabaret sachant, ô combien, apprécier le vin et les femmes. Cette jovialité de taverne est encore rehaussée par les constants dangers auxquels le conspirateur est exposé ; à tout instant il peut être appelé aux barricades et y périr ; à chaque pas la police lui tend des pièges qui peuvent le mener en prison ou même aux galères. De tels dangers constituent précisément l’attrait du métier : plus grande l’insécurité et plus le conspirateur se hâte de jouir des plaisirs du moment. En même temps, l’habitude du danger le rend au plus haut point indifférent à la vie et à la liberté. Il est chez lui en prison tout comme chez le cabaretier. Chaque jour il s’attend à l’ordre de passer à l’action. La témérité désespérée qui se manifeste dans chaque insurrection parisienne est précisément l’apport de ces vieux conspirateurs de profession, les hommes de coup de main. Ce sont eux qui dressent et commandent les premières barricades, qui organisent la résistance, dirigent le pillage des armureries, s’emparent des armes et des munitions dans les maisons, et exécutent, en plein soulèvement, ces audacieux coups de main qui si souvent jettent le parti au pouvoir dans la confusion. » On a là une description fidèle du type d’homme que fut, à l’échelle du continent, Bakounine. Bakounine qui ne peut rencontrer un être qu’il aime au cours de ses incessants périples trans-continentaux sans lui fourguer les statuts de sa dernière société secrète en espérant qu’il adhère à cette « sorte d’état-major révolutionnaire composé d’individus dévoués, intelligents, et surtout amis sincères, et non ambitieux ni vaniteux, du peuple, capables de servir d’intermédiaire entre l’idée révolutionnaire et les instincts populaires. Le nombre de ces individus ne doit donc pas

être immense. Pour l'organisation internationale dans toute l'Europe cent révolutionnaires fortement et sérieusement alliés suffisent» (*Programme et objet de l'Organisation secrète révolutionnaire des frères internationaux*). En vérité, la politique conspirative n'a jamais cessé de doubler toutes les réalités organisationnelles. La FAI doublait la CNT en Espagne comme son bureau militaire ne rendait aucun compte au Parti ouvrier social-démocrate de Russie. Comme Lénine fut seul au courant de la dernière expropriation de Kamo, en 1912, au profit de l'Organisation. Comme la commission «travail illégal» de Potere Operaio se chargeait de son autofinancement, et comme fut évoqué alors la constitution du «parti invisible». Le parti, cela s'est oublié, n'a jamais cessé d'être légal *et* illégal, visible *et* invisible, public *et* conspiratif. C'est un des traits du présent qu'au moment où nous aurions besoin de toutes les ressources de la politique conspirative nous n'y comprenons plus rien. Il faut à tout prix maintenir ce principe épistémologique : *l'histoire du mouvement révolutionnaire est d'abord l'histoire des liens qui font sa consistance.*

*

Les ratiocinations du ressentiment ont l'art d'inverser les relations logiques. Depuis plus d'un siècle, et nommément depuis les *Protocoles des sages de Sion*, chaque événement trouve parmi les esclaves son explication dans la conspiration des puissants. La petite-bourgeoisie planétaire raffole de cette littérature, car elle conforte son ignorance, et son impuissance. La progression du complotisme a partout suivi la progression de cette «classe». En fait, la révélation que les puissants conspirent contre nous sert seulement à masquer l'évidence contraire : celle de la puissance qui s'éprouve dans l'amitié, et par voie de consé-

quence dans la conspiration. Dans sa préface à l'*Histoire des Treize*, Balzac exprime comme aucun autre l'ambivalence de cette puissance, qui peut se retourner en sécession aristocratique tout comme elle peut accoucher d'une force révolutionnaire. « Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus des lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins ; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites ; inaccessible à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence ; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux [...] Ce monde à part dans le monde, hostile au monde, n'admettant aucune des idées du monde, n'en reconnaissant aucune loi [...] cette union intime de gens supérieurs, froids et railleurs, souriant et maudissant au milieu d'une société fausse et mesquine [...] Il y eut donc dans Paris treize frères qui s'appartenaient et se méconnaissaient dans le monde [...] Aucun chef ne les commanda, personne ne put s'arroger le pouvoir ; seulement la passion la plus vive, la circonstance la plus exigeante passait la première. Ce furent treize rois inconnus, mais réellement rois, et plus que rois, des juges et des bourreaux qui, s'étant fait des ailes pour parcourir la société du haut en bas, dédaignèrent d'y être quelque chose, parce qu'ils y pouvaient tout. »

Tous les textes de Blanqui sont des textes *circonstanciés*. Ils sont chargés des conditions dans lesquelles et contre lesquelles ils sont écrits. Il n'y a pas jusqu'à *L'Éternité par les astres* qui ne porte la mention du Fort du Taureau. D'où l'inexistence de l'*œuvre* de Blanqui, au sens de ce qui recueille en soi le tout d'un trésor. D'où l'absence aussi d'une *doctrine* blanquiste, comme il y a une métaphysique marxiste. «Un peu de passion, et les doctrines plus tard!» Ce qu'il y a, en revanche, c'est un *style* blanquiste. «Les révolutions veulent des hommes qui aient foi en elles. *Douter de leur triomphe, c'est déjà les trahir*. C'est par la logique et l'audace qu'on les réalise et qu'on les sauve. Si vous en manquez, vos ennemis en auront pour vous; ils ne verront qu'une chose dans vos faiblesses: la mesure de leurs forces. Et leur courage se relèvera en raison directe de votre timidité.» Tout est là. Blanqui est l'inventeur du «Ni Dieu ni maître», c'est l'homme qui a écrit «l'anarchie *régulière* est l'avenir de l'humanité» et l'auteur d'un plaidoyer contre le mutualisme et en faveur de l'association intégrale intitulé «Le communisme, avenir de la société». Allez chercher une orthodoxie là-dedans. Bien entendu, construire une force révolutionnaire quand il s'agit de renverser une monarchie administrative, quand il n'y a qu'une élite à abattre, peut être le fait d'une élite. Quand les armées de Bismarck marchent sur Paris, agir révolutionnairement veut peut-être dire: «confection de barricades et de tranchées; affectation des églises aux usages nationaux, armement des prêtres et, par voie de conséquence, suppression des cultes; enrôlement forcé; mise en commun des subsistances et rationnement; licenciement et dispersion des anciennes forces de police; dénonciation des suspects et des bonapartistes» (Dommanget, *Blanqui*). Dans la société présente, où le pouvoir circule à même les flux de nourriture, d'information et de médicaments, où

Maintenant, il faut des armes

n'importe quel *citoyen* fait valoir ses droits au flicage de ses voisins, il va de soi qu'une force révolutionnaire doit embrasser *tous les aspects* de l'existence, qu'elle doit se construire comme force de ravitaillement et comme force armée, comme puissance poétique autant que médicale, qu'elle doit s'emparer de territoires. Elle doit concentrer tous les renseignements utiles sur l'organisation adverse et provoquer des désertions dans tous les rangs de la société. Elle doit se socialiser à mesure même que le social se militarise. Mais pas plus qu'hier, elle ne peut attendre. Une telle force est en cours de constitution. Si elle se penche sur Blanqui, ce n'est que pour mieux penser la guerre en cours.

*

Le temps passe. C'est sa nature. Tant qu'il y aura du temps, il y aura l'ennui, et le temps passera. Le passé, lui, ne passe pas. Tout ce qui s'est *réellement* passé porte en soi une étincelle d'éternité, s'est inscrit en quelque recoin de l'expérience commune. On peut en effacer les traces, pas l'événement. On peut bien en pulvériser le souvenir, chaque débris contient la monade totale de ce que l'on croit détruit, et l'engendrera à nouveau, l'occasion venue. Répétons-le : l'historicisme est un bordel où l'on prend soin que les clients ne se croisent jamais. Le passé n'est pas une succession de dates, de faits, de modes de vie, ce n'est pas une penderie de costumes, c'est un réservoir de forces, de gestes, une prolifération de possibilités existentielles. Sa connaissance n'est pas nécessaire, elle est seulement vitale. Vitale, pour le présent. C'est à partir du présent que l'on comprend le passé, et non l'inverse. Chaque époque rêve les précédentes. La perte de tout sens historique, comme en général de tout *sens*, dans notre époque, est le corollaire logique de la perte de

toute expérience. L'organisation systématique de l'oubli ne se distingue nulle part de l'organisation systématique de la perte de l'expérience. Le révisionnisme historique le plus dément, qui parvient désormais à s'appliquer aux événements contemporains eux-mêmes, trouve son terreau dans la vie suspendue des métropoles, où l'on ne fait jamais l'expérience de rien, sinon des signes, signaux, codes, et de leurs conflits ouatés. Où l'on fait *des* expériences, des expériences *privées*, qui flottent, mutiques, ininscriptibles, nulles ; intensités implosives qui ne peuvent se communiquer au-delà des murs d'un appartement, et que tout récit vide plus qu'il ne l'offre en partage. C'est sous la forme de sa privatisation que s'exprime le plus communément, désormais, la privation d'expérience.

*

Décembre 2006. Le navire national fait eau de toutes parts. Il n'en surnagera bientôt que le poste de vigie. La France brûle, et fait naufrage. Cela est bon. Cela ravive les souvenirs. Les écoles en feu flambent en mémoire des générations de prolétaires qui y prirent l'amer goût des horaires, du travail et de l'obéissance, qui incorporèrent là le sentiment de leur pleine infériorité. Ceux qui ne vont plus voter honorent les insurgés de Juin 1848, cette « révolte d'anges rebelles qui, depuis, ne se relevèrent plus » (Cœurderoy), et que l'on passa par les baïonnettes au nom du suffrage universel. Les intellectuels de gauche se demandent à la radio si le gouvernement aura le *courage* d'envoyer l'armée en banlieue comme leurs ancêtres applaudissaient les généraux qui, de retour d'Algérie, massacraient les prolétaires parisiens ainsi qu'ils avaient pris l'habitude de civiliser les indigènes. Aujourd'hui comme hier, cette espèce de salaud se dit *républicain* et parle de « canaille ». Les prison-

Maintenant, il faut des armes

niers d'Action directe ont depuis longtemps dépassé leur peine de sûreté. Régis Schleicher concurrencera bientôt Blanqui en fait de longévité carcérale. L'armée s'entraîne plus que jamais pour la vieille guerre des rues. En France, l'horloge historique reste bloquée en mai 1871. La question communiste est invisiblement la seule question qui hante *tous* les rapports sociaux, même les histoires de cul. L'univers piaffe sur place. Le 31 mars dernier, une manifestation sauvage de 4000 têtes dure plus de huit heures, de l'intervention du président de la gâteuse République – il vient d'annoncer au journal télévisé le maintien du CPE – à quatre heures du matin. Elle veut aller sur l'Élysée, oblique à la Concorde sur l'Assemblée nationale, qu'elle échoue à investir par manque de matériel, d'armement, même chose pour le Sénat. Au fil de la marche, la détermination croît. Une scansion martiale la porte : «Paris, debout, réveille-toi!» C'est un ordre. Sur le boulevard de Sébastopol puis de Magenta, les vitrines des banques et des agences de travail intérimaire commencent à tomber une après l'autre, méthodiquement. Des prostituées de Pigalle saluent d'une fenêtre. La foule monte en courant sur le Sacré-Cœur au cri de «Vive la Commune!» La porte de la crypte ne cède pas ; dommage, on aurait pu l'incendier. En redescendant, dans une petite rue, au troisième étage, une dame en nuisette est accoudée à son balcon, elle a mis à tue-tête *Les Mauvais Jours finiront*. La permanence de l'infect Pierre Lellouche va bientôt être saccagée. Il est trois heures du matin. Le passé ne passe pas. L'incendie de Paris sera le digne achèvement de l'œuvre de destruction du baron Haussmann.

Quelques agents du Parti imaginaire